

University of Massachusetts Amherst ScholarWorks@UMass Amherst

French Translators, 1600-1800: An Online
Anthology of Prefaces and Criticism

Comparative Literature

January 1738

Oeuvres

Abbé Jean-Francois de Pons

Follow this and additional works at: https://scholarworks.umass.edu/french_translators

Pons, Abbé Jean-Francois de, "Oeuvres" (1738). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 77.
Retrieved from https://scholarworks.umass.edu/french_translators/77

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

[Abbé J-Fr. de Pons]. Oeuvres de Monsieur l'Abbé de Pons. Paris, Prault fils, 1738. 354 + [5] pp. Avec approb. et priv.

BN microfiche M 7110

[editor deplores Pons's premature death, gives brief bio. Pons b. 1683. d. 1732. Friend of M. de la Motte. Ed discusses his role in La Motte/ Dacier debate]

"Dissertation sur le poeme epique, contre la doctrine de M. D...." pp. 95-145.

//95// Madame Dacier a donné au Public une traduction Françoisse de l'Odissee, soûtenüe de remarques utiles; les unes historiques, les autres purement admiratives; & le tout sur le ton de son Iliade. Je suis bien édifié de voir, que la révolte des Modernes conféderez contre //96// Homere, n'ait pas ébranlé le courage de sa généreuse Interprete; elle fait tête aux rebelles dans une Preface, que son parti regarde comme un chef-d'oeuvre dans le genre apologétique. Il ne faut pas s'imaginer qu'elle se fasse un devoir d'y combattre aucune des accusations dont Monsieur l'Abbé Terrasson a chargé le Chantre d'Ilion; ces accusations lui paroissent de nature à devoir tomber d'elles-mêmes. Elle n'a donc pas jugé à propos de les relever; elle fait mieux, elle les expie abondamment par les loüanges les plus hautes, que son séle religieux prodigue à l'offensé dans tout le cours de sa Préface.

Cette Préface est distribuée en quatre parties. Dans la premiere, après avoir tracé de son mieux les regles du Poëme Epique, suivant la doctrine du grand Aristote, Madame Dacier applique ses principes à nos Romans & à nos Poëmes //97// François: de cette application il résulte que nos Auteurs s'en sont écartés; d'où Madame Dacier conclut, que nos Poëtes & nos Romanciers on méconnu les regles du Poëme Epique, dictées par Aristote.

Il me semble que Madame Dacier fait ici une dépense assez inutile. Elle se fatigue à prouver que nos Poëtes se sont écartés de la doctrine d'Aristote. Personne ne lui conteste ce fait; mais de ce fait même, elle en conclut un peu légèrement, ce me semble, que nos Poëtes ont méconnu ces prétenduës regles qu'ils ont violées. Madame Dacier ne conçoit pas comment un Poëte, qui auroit connu la poétique d'Aristote, auroit pû ne pas se laisser entraîner au charme de ses dogmes.

Mais examinons un peu ces dogmes si sacrés pour Madame Dacier, comment nous définit-on le Poëme Epique?

[most of discussion contesting definition, rules, examples, and application]

113- on Houdar de La Motte's "reform" of H

118-9 sources de "l'ennui" et recherche de "objets étrangers" poèmes, sensations etc.

132ff prose ou vers. Dacier having said that verse is more suitable to the grandeur of epic poetry, Pons imagines the complaint of someone who finds verse unnatural and "bizarre"; imagines response of someone (134-5) telling him he needed more familiarity with verse and that the oddness would disappear and one appreciates the art (compare with "un Danseur de corde" 135-6). Pons complains that poets take liberties with language and style impermissible in prose (136-39).

//140// . . . On s'imagine, que les fictions ingénieuses, les figures hardies, les images brillantes, sont l'apanage des vers; que la prose n'a pas même droit à ces richesses; préjugé le plus déraisonnable, & peut être le plus universel qui ait jamais obsédé les Gens de Lettres. Madame Dacier est dans cette illusion générale, lorsqu'elle nous dit, que *les vers donnent plus de grandeur & de majesté, qu'ils fournissent plus de ressource au Poëme, que la Prose.*

Pour moi, j'ose penser que la prose & les vers, n'ont par eux-mêmes aucun ton déterminé, & qu'ils le reçoivent des sujets différens, sur lesquels ils s'ecercent. Si vous voulez traiter un sujet alant, demandez à votre génie les graces badines propres à ce genre, des images simples, des idées naïves. Voulez-vous chanter une action 141// héroïque? Montez votre génie au ton que demande votre sujet. Vous nous parlerez avec majesté; vos fictions seront nobles & hardies; vos images somptueuses, vos figures éclatantes. Ce n'est point de lart des vers, que vous empruntés le droit de me parler ici avec tant de faste; c'est de la grandeur de l'action que vous célébrés.

. . . .

//142// Je soutiens qu'elle [la prose] a droit sur tous genres d'ouvrages indistinctement; qu'elle a seule l'usage libre de toutes les richesses de l'esprit; que n'étant asservie à aucun joug, elle ne trouve jamais d'obstacles à exprimer ce que le génie lui présente, elle n'est jamais forcée de rejeter les expressions propres & les tours uniques que demandent les idées successives & les sentimens variés que ses sujets embrassent.

Il n'en est pas de même des vers. Leur asservissement à la mesure & à la rime les force souvent de substituer aux expressions & aux tours propres, de faux équivalens: une pensée fine, un sentiment vif, qui n'échapperoit pas au Prosateur maître de sa diction, échape souvent au Versificateur impuissant à les exprimer.

//143// Je crois donc que l'art des vers est un art frivole; que si les hommes étoient convenus de le proscrire, non seulement nous ne perdriens rien, mais que nous gagnerions beaucoup. Forcés de parler le langage dicté par la nature, nous traiterions tous les genres en prose, avec d'autant plus de convenance & de vérité, que la variété de nos signes répondroit mieux à la variété de nos sentimens & de nos pensées; avec d'autant plus d'élégance, que nous ne serions jamais impuissans à exprimer ce que le génie nous offriroit d'heureux; avec d'autant plus de clarté, que maîtres de nos constructions, nus présenterions toujours les idées dans leur ordre naturel.

. . . . //145// Au reste il est bon d'avertir que Madame Dacier tien sa Doctrine du grand Aristote, & que si elle étoit convaincue dans ma dissertation de quelques erreurs, il ne faudroit point les mettre sur le compte de son jugement; elle est dans l'habitude de recevoir sans aucun examen tous les dogmes de ce Docteur. [fin]

"Dissertation sur les langues en général, & sur la Langue Française en particulier."
pp. 146-86.

Art premier. De l'Origine des Langues & de leur fin. (149-153)

dérivées des "trois sortes de pensées" distinguées par "les Philosophes," *Idée, Jugement, Raisonnement*. Pons ajoute 4, "sentiment" (150).

Article second. De la clarté des langues. (153-65)

Contre les inversions latines. Sometimes, Pons admits, French and Latin follow the same order: Pons uses analogy of asking a painter why he always puts eyes, mouth, nose, etc in the same place in a face---"c'est que la nature a assigné cet ordre même, aux parties du visages humain" replies painter 161; Pons imagines suggesting that painter experiment a little, "Si vous aviez placé, tantôt les deux yeux au front; tantôt le nés au menton; enfin si vous aviez tiré parti de toutes les différentes combinaisons qu'on peut imaginer dans la position des parties du visage humain, votre ouvrage auroit le mérite d'une plus grande variété. . . . Le Peintre n'hésita pas à me croire un Echapé des petites maisons . . . " (162).

[So sometimes languages follow the same order, because this is l'ordre naturel.]

//164// Les Langues sont dans le cas des arts imitaters. Elles ont été instituées pour représenter nos pensées; ainsi elles doivent se conformer à la nature de ces mêmes pensées.

Un jugement, un raisonnement, par exemple, sont composé d'idées très différentes; une Langue doit avoir des signes differens pour imiter ce genre de varieté.

Ces mêmes jugements ou raisonnemens, quoique composés d'idées très-différentes, sont néanmoins conçus //165// par l'esprit dans un certain ordre fixe, il faut que les Langues imitent cet ordre dans leur constructions.

Art. troisième. De la Richesse des Langues. (165-172)

//165// La richesse d'une Langue est proportionnelle à l'étendue des connoissances acquises par le peuple particulier qui l'a formée.

La Langue que parlent les *Lapons*, dont l'intelligence n'ambrasse qu'un très-petit cercle d'idées, ne peut être que fort pauvre. Si on dégrossoit ces peuples, en portant chez eux les Sciences & les Arts, A mesure que leurs idées se multiplieroient, on verroit croître leur idiome; le besoin de commercer entr'eux des connoissances acquises, leur feroit inventer de nouveaux signes, de nouvelles expressions; & cette même Langue, pauvre dans une certaine époque, pourroit, avec le tems, se //166// trouver aussi riche qu'aucune qui fût dans l'Univers.

C'est ainsi que la nôtre, toute indigente qu'elle étoit, il n'y a pas encore trois siècles, est enfin parvenue à ce point de richesse où nous la trouvons aujourd'hui. L'étude des sciences & des arts a multiplié nos idées. Nous avons exercé notre jugement à saisir tous les rapports qu'elles ont entr'elles. A mesure que nous nous sommes formés, nous nous sommes communiqués nos progrès les uns aux autres: il a donc fallu convenir de nouveaux signes; oilà l'hisotire des progrès de notre Langue, qui grossira encore, si les Sciences & les Lettres ne cessent pas d'être en honneur en France.

Messieurs les Erudits prétendent que la Langue Grecque, & la Langue Latine, sont infiniment plus riches que la Française. Lorsqu'ils voudroit vérifier cette proposition, je les prie de se souvenir, qu'il faut //167// commencer par nous prouver, que les Grecs & les Latins ont eu l'esprit plus cultivé que nous; qu'ils ont porté plus loin que nous les Arts & les Sciences; qu'ils avoient un plus grand nombre de connoissances que nous n'en avons acquises

Une idée qui peut être considerée par l'esprit sous différens aspects, a dans notre Langue autant de signes différens, qu'il y a de faces sous lesquelles elle peut être apperçue.

Il y a des gens qui pensent bonnement, que ces différens signes sont synonymes

entr'eux, parce qu'ils expriment le même fonds d'idée: mais ils se trompent; chacun de ces mots exprime une modification particulière de l'idée commune à tous, il la //168// présente à l'esprit par un côté singulier, avec un accessoire distinct de toute autre acception ainsi chacun de ces prétendus synonymes doit être considéré comme présentant son idée ou sa perception particulière. Exemple.

[Pons distinguishes "Berger" and "Vacher." A "paysan" will think them synonymous, "les personnes éclairées" distinguish. Basis: knowledge of history:]

Le Paysan grossier & ignorant, croit que, de tout tems, l'emploi de grader les troupeux, a été le partage des misérables; il ne soupçonne pas que l'Univers ait jamais eu une autre forme que celle qu'il y apperçoit; il croit que de tout tems il y a eu entre les hommes la même subordination, les mêmes distinctions //169// qu'il y découvre actuellement.

Un homme plus éclairé, sçait qu'il a été un tems où tous les hommes, indistinctement, menoient la vie champêtre. Les troueaux & le labourae faisoient toutes leurs richesses. chaque famille faisoit un peuple dont le chef étoit le Roi. . . l'avarice & l'ambition n'avoient point encore fait bâtir ces Villes superbes qui dominent aujourd'hui nos campagnes.

La mémoire de ces vieux tems nous est chere; nous aimons qu'on nous en retrace l'idée dans ces fictions ingénieuses, où l'on nous peint les moeurs douces & tranquilles des premiers âges. Les Bergers qu'on introduit dans ces Poèmes, ne sont point les hommes rustiques, abrutis par la servitude & par la misère, ces hommes que nous nommons *Vachers*, expression à laquelle il se joint un //170// sentiment de mépris & de dégoût, qui n'est point attaché au mot générique *Berger*. . . .

Art. 4. De l'impossibilité d'entendre parfaitement le Langues mortes. (172-86)

//172// L'intelligence parfaite d'une Langue suppose le discernement sûr de tous les signes établis dans cette Langue pour représenter les idées, les jugemens, les sentimens; en un mot toutes les pensées variées de l'esprit.

Nous avons vû dans l'article précédent, que la même idée peut être apperçue sous différens aspects; que la même passion de l'ame peut être représentée avec des modifications différentes; que le même jugement peut être porté avec des accessoires //173// variés: il faut donc, pour entendre parfaitement une Langue, avoir la clef des signes prétendus synonymes, dont chacun caracterise, par un accssoire singulier, sa pensée commune à tous. Il ne suffit pas d'avoir commercé long tems avec les personnes qui parlent bien une Langue vivante, pour être au fait de tous ces mystères: il faut enocre avoir le sentiment délicat, pour ne jamais confondre ces signes voisins.

[Pons says this is hard enough in one's native tongue, so impossible in a dead language; discusses debates over translation. cites Mr. Dacier and the Rev. père Tarteron's differing trans. of a passage in Horace, Ode 4:]

Pallida mors aequo pulsat pede pauperum Tabernas,
Regumque turres..

[Pons's version, "traduit littéralement":] La pâle mort frappe d'un pied égale, aux cabanes des pauvres & aux Palais des Rois. (p. 175)

Dacier's trans: "La mort renverse également les Palais des Rois & les cabanes des Pauvres" (177)

Tarteron's trans.: "La triste mort frappe sans distinction aux Palais des Rois, comme aux cabanes des pauvres. (179)

//182// Avoüez sincèrement, Messieurs que vous traduisez moins les Auteurs Grecs & Latins, que vous ne vous traduisez, pour ainsi dire, vous mêmes. S'il arrive quelquefois que vos traductions déplaisent au public, n'imputez pas ce mauvais succès à l'impuissance de notre Langue; la Langue Française a donné, depuis un siècle, des chefs-d'oeuvres dans tous les genres, elle est glorieusement sortie de toutes les épreuves. Il faut chercher ailleurs les raisons de votre infortune. Vous éprouvez, dites-vous, votre incapacité à traduire dignement les Auteurs anciens: cet aveu couteroit un peu plus à votre amour propre, si vous aviez bien senti les véritables raisons de cette incapacité. Ne viendrait-elle point, ce que vous n'entendez pas assez les Auteurs que vous voulez nous faire entendre? Examinez ceci. Peut-être sommes-nous au fait.

Comme le Traducteur ignore la //183// propriété fixe de chaque expression, soit Grecque, soit Latine; à la vûe d'une certaine expression, son imagination se remplit du sens vaste de tous les accessoires dont il sent que le fonds de l'idée exprimée pourroit être susceptible. Le voilà dans une espèce d'étourdissement & d'ivresse; il ne s'avise pas de penser que ce mot, dont il lui plaît de s'étourdir, ne peut signifier à la fois tant d'accessoires variez, & quelquefois contradictoires: il faut bien que dans les vûes de l'Auteur original, l'expression ait été fixée à un sens unique, à un accessoire déterminé.

Or c'est ce sens fixe que notre Traducteur est enfin forcé de deviner, lorsqu'il veut rendre en François l'expression originale: il sort pour un moment de ses ténèbres, il secoue tous ces sens variés & confus qui l'obsédoient; ensuite il s'empare du fonds commun de l'idée que le mot exprime. Ce n'est pas tout: //184// comme il ignore sous quel aspect singulier l'expression originale présente cette idée, il choisit entre tous les aspects, sous lesquels elle peut être envisagée, celui qui lui semble le plus gracieux; lors donc qu'il a saisi l'idée par le côté auquel il a donné la préférence, notre Langue lui fournit l'expression qui répond à ses vûes. Le voilà content: mais, un moment après, je le vois rentrer dans l'ivresse, dont son travail l'avoit fait sortir; son imagination se replit de nouveau de tout ce sens vague & confus qu'il avoit secoué: il jette les yeux sur sa tradition [sic], il n'est plus content. Ce n'est pas là ce que je sens, dit-il, Langue maudite! tu ne me rendras jamais le sentiment que j'éprouve. Eh, non, Monsieur, ces sortes de miracles excèdent ses forces.

Je connois un homme d'esprit, qui a passé soixante années, partie à Rome, partie à Paris. Comme le //185// commerce avec les deux nations lui a donné la clef des faux synonymes de l'une & de l'autre Langue, il n'est point embarrassé à traduire; il ne peut être le jouet des illusions qui travaillent nos Commentateurs; chaque expression, soit Italienne, soit Française, présente sans aucune équivoque à son esprit, l'idée fixe dont elle est le signe; il ne s'avise pas d'y chercher autre chose. Si les Scolastes entendoient de même les Langues Grecque & Latine, ils ne nous donneroient pas des traductions si discordantes entr'elles sur le même Auteur. Le texte offrirait le même sens à tous. Chacun d'eux seroit content, lorsque notre Langue lui auroit fourni les expressions propres à rendre le sens qu'il auroit distinctement conçu. Il ne craindrait pas d'avoir manqué son coup.

Je ne vois les Commentateurs d'acord entr'eux qu'en un seul point: le même texte, Grec ou Latin, les //186// enflâme au même degré; je les vois dans un ravissement égal.

Mais s'ils osent, chacun en particulier, me traduire le texte enchanteur; les voilà désunis. Je m'apperçois que chacun a son idée particulière. Comment donc? Messieurs, qui dois-je croire ici! A qui d'entre vous le divin Horace a-t'il révélé son véritable sens? Qui me donne des preuves de sa mission, & je me joins a lui pour faire tête aux faux Entousiastes? [fin]

[A text follows, "Observations sur divers points, concernant la Traduction d'Homere," pp. 333-354, on the Dacier/La Motte debate. On p. 353 editor says "au nom de Monsieur l'Abbé de Pons," that never did the abbé intend that his phrase "Stupides Erudits" be applied to Mme Dacier.]